

University of Nebraska - Lincoln

DigitalCommons@University of Nebraska - Lincoln

20th & 21st Century French and Francophone Studies International Colloquium Modern Languages and Literatures, Department of

4-2020

Pour une reconstitution de la mémoire du paysage naturel de la ville d'Oujda (Maroc oriental) à partir de la perception des voyageurs français de la fin du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècles

Bouchra Benbella

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.unl.edu/ffsc2020>



Part of the [Comparative Literature Commons](#), [French and Francophone Literature Commons](#), and the [Other French and Francophone Language and Literature Commons](#)

This Presentation is brought to you for free and open access by the Modern Languages and Literatures, Department of at DigitalCommons@University of Nebraska - Lincoln. It has been accepted for inclusion in 20th & 21st Century French and Francophone Studies International Colloquium by an authorized administrator of DigitalCommons@University of Nebraska - Lincoln.

Pour une reconstitution de la mémoire du paysage naturel de la ville d'Oujda (Maroc oriental) à partir de la perception des voyageurs français de la fin du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècles

Bouchra BENBELLA
 Université Moulay Ismaïl,
 Meknès, Maroc
 b.benbella012@gmail.com

Objectifs de cette étude

Oujda: ville à la frontière avec l'Algérie, cité oubliée où le peu d'espaces verts qui reste rétrécit comme peau de chagrin.

- Montrer des paysages naturels disparus ou déperis de la ville d'Oujda, décrits par des voyageurs français avant et après le Protectorat français (1912), parce que préserver et avant tout connaître.

- Sensibiliser la génération Z marocaine à son patrimoine national (local) et les exhorter à agir.

Corpus

- BERNARD, A. *Les confins Algéro-marocains*, Paris : Emile Larose, 1911
- CANAL, J. *La frontière marocaine. Oudjda 1885*, Oran : Paul Perrier, 1886 ;
- ELABBASSI, Ali Bey. *Voyages d'Ali Bey Elabbassi en Afrique et en Asie*, Paris: Didot l'Ainé, 1814 ;
- FOUCAULD, de Ch. *Reconnaissance au Maroc, 1883-1884*, Paris : Challamel et Cie, 1888 ;
- GUILLAUME, *Sur la frontière marocaine (souvenirs)*, Paris : Henri Charles-Lavauzelle, 1913 ;
- HAMET, I. *Cinq mois au Maroc*, Alger: Adolphe Jourdan, 1901 ;
- MOUGIN Louis, " Oujda. Histoire- Organisation- Commerce", in *Renseignements Coloniaux et Documents* publiés par le Comité de l'Afrique Française et le Comité du Maroc, 1906, p. 253-262 ;
- RENE LECLERC, Ch. *Le Maroc Septentrional*, Alger : Imprimerie Algérienne, 1905 ;
- ROUSSELET, L. *Sur les confins du Maroc. D'Oudjda à Figuig*, Paris : Hachette et Cie, 1912 ;
- VOINOT, L. *Oudjda et l'Amalat*, Oran : L. Fouque, 1912.

Introduction

Qu'est ce qu'un paysage ? A consulter les dictionnaires et malgré leur variations, on remarquera de solides constances sémantiques dans leurs définitions. Citons-en trois. * Le Robert : « Partie d'un pays que la Nature présente à l'œil qui le regarde » ;

* Le Larousse : « Etendue d'un pays que l'on peut embrasser dans son ensemble » ;

* Le Littré : « Etendue d'un pays qu'on voit d'un seul aspect ».

Les trois définitions s'accordent sur le fait que tout paysage implique un regard. Cependant ce regard tend chez le Larousse vers l'ampleur de l'acte de vision qui constitue l'étendue embrassée comme un ensemble, alors que chez Le Littré, c'est l'unicité de l'aspect, simple point de vue sur l'espace d'un pays qui achève de faire de

cette étendue, un paysage. Quoi qu'il en soit, pour ces deux dictionnaires du XIX^e siècle, tout paysage naturel- avant même d'être un tableau pictural ou description littéraire- est d'abord le produit d'une construction. C-L Strauss n'a-t-il pas dit que « Tout paysage se présente d'abord comme un immense désordre qui laisse libre de choisir le sens qu'on préfère lui donner. »¹ ? ()

“Il n'y a de paysage que par le regard de l'observateur” pour reprendre l'expression de Sylvie COHEN². La littérature de voyage est une sorte d'école du regard. En rappelant cette expression de Platon, « la vue est un toucher à distance », nous affirmons que l'œil est une véritable interface entre notre monde interne et l'univers externe du « réel ». L'œil du voyageur fournit une synthèse de regards. Le regard permet de traduire au niveau des yeux les émotions, les sentiments, les pensées et les intentions que font naître l'observation ou la contemplation d'un espace, d'un être ou d'une chose. Le voyage est affaire du regard et le regard est une intention :

Au cours de la perception, le regard a pour fonction de focaliser l'attention sur une partie ou sur certaines parties du champ visuel. Il se différencie de la vision par son caractère sélectif et intentionnel. A cet aspect perceptif du regard attaché à l'intériorisation des informations visuelles, on peut opposer sa fonction d'extériorisation et d'expression des émotions, des sentiments et des intentions. »³

On peut dire que les voyageurs, à l'instar des artistes, imposent au public un regard indirect puisque celui-ci se trouve obligé de voir avec le regard d'un autre.

Martinache distingue deux types de regards qu'on peut exploiter dans l'étude du voyage de manière profitable :

- le regard « épistémique » orienté essentiellement vers les recherches de l'information par une démarche logique et rationnelle. Nous relevons cette démarche dans le voyage scientifique codifié par les Idéologues et celui d'exploration,
- le regard « diversif », beaucoup plus esthétique, plus libre et axé sur le plaisir des yeux. Le voyage romantique essentiellement hédoniste fait de cette démarche sa devise. Nous relevons cette démarche dans la poésie des ruines, l'errance dans le désert et l'investissement du pittoresque dans la peinture des paysages.

Il va sans dire qu'un même récit de voyage à Oujda véhicule dans la description des paysages naturels et culturels les deux types du regard. Cette description est tantôt scientifique et didactique, tantôt pittoresque et ornementale associant pour ainsi dire l'effet de réel à la saveur de la fiction dans le but de désennuyer d'un trop de descriptions rigoureuses et de rendre la lecture agréable.

Dans la littérature des voyages, le paysage est la lecture à la fois esthétique et scientifique d'un espace à un instant précis. Cette lecture est le résultat de la combinaison d'une réalité et d'un regard: il n'est de paysage que perçu car c'est l'observateur qui, par son interprétation donne une signification à ce qu'il voit.

¹ - C-L Strauss, *Tristes tropique*, Paris, Plon, 1955 , p.43

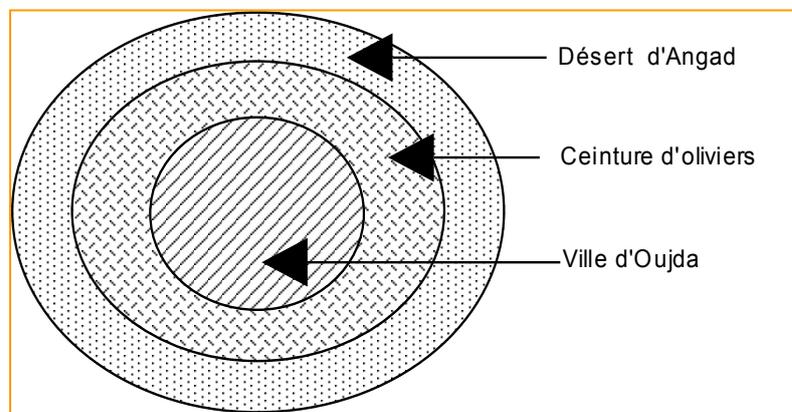
² - Sylvie COHEN, « Points de vue sur le paysage », in *Lectures du paysage*. Foucher, Paris, pp. 18-22. 1986, p. 18.

³- M. Martinache, « Le monde invisible du regard » in *Les Valenciennes*, (16), 1994



Fig1. Situation géographique de la ville d'Oujda

Les récits de voyage - que j'ai traité dans mon livre intitulé : *Oujda la belle ! Comment elle a séduit les voyageurs français (dix récits de voyage écrits entre 1886 et 1913)*, publié à Montréal en 2019, présentent, en fait, trois paysages naturels importants: la plaine des Angad, la ceinture d'oliviers et le site de Sidi Yahia. Aussi distinguons-nous trois espaces concentriques: la ville à l'intérieur des jardins qui l'encerclent entourés eux-mêmes de l'immensité du désert inculte des Angad. Le schéma suivant illustre cette représentation structurelle:



Cette forme spatiale est significative à plus d'un titre et le paysage est donc multiple et diversifié. La représentation concentrique de la ville segmente l'espace en trois lieux distincts. Il naît de cette division un double contraste qui a longuement retenu l'attention des voyageurs. Pour accéder à la ville, il faudrait traverser un lieu désertique. On passe ensuite à un espace verdoyant avant de pénétrer dans la ville.

1- Représentation antithétique de la plaine des Angad

Appelée aussi "plaine d'Oujda", la plaine des Angad est un immense terrain plat qui s'élève à une altitude de 500 à 600 mètres. Pour atteindre Oujda, les voyageurs devaient arriver soit de l'intérieur du Maroc en empruntant la route de Fez (centre du Maroc), soit par la voie de la frontière algéro-marocaine en passant par Maghnia (située à 20 Km d'Oujda). La plupart de ces voyageurs ont préféré atteindre Oujda via cette ville algérienne, notamment pour les Algérianistes: Joseph Canal, Ismaël Hamet, Louis Rousselet et Augustin Bernard.

Dans les deux cas, la traversée de la plaine des Angad est une étape incontournable du voyage à Oujda. C'est pourquoi presque la majorité de ces voyageurs a décrit cette plaine immense en recourant à des éclairages différents: c'est une terre tantôt fertile, tantôt inculte. Pour Ali Bey, à titre d'exemple, la plaine des Angad est un véritable désert inexploitable:

“...le terrain, composé d’argile pure , présentait une vaste plaine et un véritable désert sans habitants, et sans autre végétation que quelques broussailles entièrement brûlées.” (4)

Le voyageur observe le terrain en géologue et examine sa composition. La qualité imperméable de l’argile pure arrête les eaux des pluies en cas de précipitations dans cette zone d’habitude sèche, ce qui favorise, selon les observations d’Ali Bey, l’improductivité et l’aridité de cette plaine.

Foucauld qui a effectué son voyage à Oujda au printemps, a vu la plaine immense et couverte de verdure. Ce paysage est rare étant donné que la région a dû subir une sécheresse pendant cinq ans:

“Le sol en est sablonneux; il est dur lorsqu’il est sec, et forme une vase glissante, où la marche est difficile, aussitôt qu’il pleut . Nu d’ordinaire, le désert d’Angad se couvre d’une herbe abondante après les hivers humides : cette année la surface en est toute verte; c’est un bonheur pour les tribus nomades, dont les troupeaux trouvent à foison la nourriture que d’habitude il faut chercher dans le Dahra. Cette bonne fortune arrive rarement: la plaine, si riante en ce moment, vient d’être durant cinq années nue et stérile, triste étendue de sable jaune sans un brin de verdure.” (5)

Il résulte de cette description qu’en principe, le sol de la plaine des Angad n’est pas absolument inculte, c’est plutôt les longues années de sécheresse qui l’ont transformée en une terre désolée, monotone et stérile.

Le capitaine Guillaume, néanmoins, insiste sur la productivité de cette terre nonobstant sa sécheresse:

"Cette plaine d'Oudjda présente des lignes d'horizon aussi ininterrompues, aussi plates que celles d'un paysage marin. On ne voit nulle part de limites à ces immenses étendues, si ce n'est, vers l'est, la ligne basse des montagnes qui s'allongent entre Marnia et Bou-Djenan, et dans le nord, le massif bleuâtre des Beni-Snassen, à demi caché sous un voile de vapeurs grises. La terre, noire et grasse, doit-être d'une fertilité extrême, aussi est elle cultivée soigneusement. Les blés et les orges ont commencé à sortir du sol, et toute la plaine s'égaie sous une belle teinte vert tendre." (6)

En 1906, par une belle matinée de printemps, Guillaume a traversé la plaine des Angad: c'est un paysage sans limites, riant et agréable à la vue. Son discours se veut plus impressionniste que scientifique dans la mesure où il utilise des adjectifs descriptifs de couleur tels que: "bleuâtre", "grise", "noire", "vert tendre". Il semble que la mise en oeuvre d'une palette riche en couleurs nuancées révèle un talent artistique chez le capitaine Guillaume dont l'intérêt n'est point de mettre en valeur la

4- Ali Bey ELABBASSI, *Voyages d'Ali Bey Elabbassi en Afrique et en Asie*,: Paris: Didot l'Ainé, 1814, p. 321.

5- Ch. de FOUCAULD, *Reconnaissance au Maroc*, 1883-1884, Paris: Challamel et Cie, 1888, p. 253.

6- Le capitaine Guillaume, *Sur la frontière marocaine (souvenirs)*, Paris: Henri Charles-Lavauzelle, 1913, p. 136.

fertilité de la plaine mais de peindre un tableau pittoresque d'un paysage naturel par excellence. Cette dimension plastique est rendue plus perceptible par la présence de l'effet de voile qui semble recouvrir le paysage à couleur orientaliste où fusionnent couleurs, lumières et perspectives.

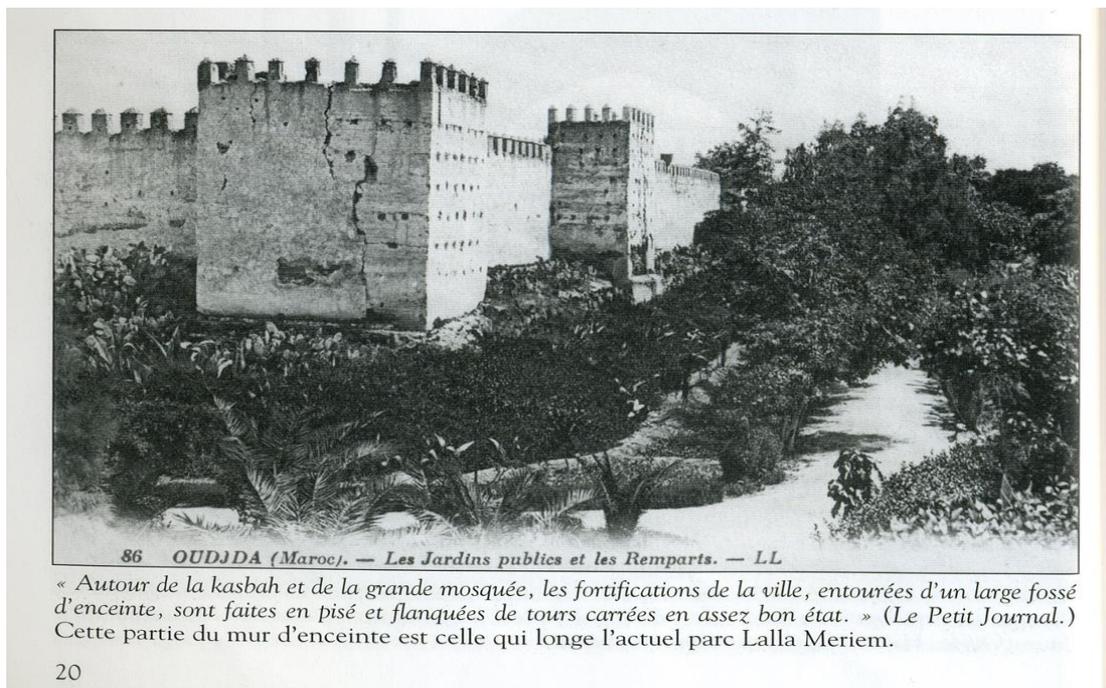
Rousselet trouve injuste de comparer cette plaine à un désert. Une terre fertile comme celle-ci nécessite des hommes ambitieux tels que les colons français, pour rendre cette région dite inculte aussi productive et aussi riche que la Beauce:

"[...] enfin, devant nous, l'immensité de la plaine, du "désert", comme l'appelaient injustement nos soldats, se déroulant sans un arbre, sans une ondulation notable jusqu'au lointain horizon des montagnes enveloppées par la brume. Cette plaine des Angad est, en effet, loin d'être un désert et, si les tribus qui la possèdent n'en tirent qu'un maigre parti, il est certain que, dans un avenir sans doute prochain, nos colons sauront la transformer en une Beauce verdoyante, comme ils l'ont déjà fait pour la plaine voisine des Trifas". (7)

La mise en valeur de cette terre pourrait la faire rivaliser avec Trifa. L'auteur sait pertinemment que seule la volonté énergique transforme le désert en paradis. La comparaison avec la Beauce est éloquente à ce propos.

Les considérations des voyageurs semblent ambivalentes. Le regard de tout un chacun est motivé par le moment où l'espace est perçu. D'autre part, la formation du voyageur et le but de son voyage n'en constituent pas moins un facteur déterminant dans la représentation du paysage. Par contre, en se rapprochant d'Oujda, le regard du voyageur est frappé par un paysage verdoyant caractérisé par une ceinture d'oliviers passée pour proverbiale.

2- La ceinture d'oliviers: un topos obligé du voyage à Oujda



7- Louis ROUSSELET, *Sur les confins du Maroc. D'Oudjda à Figuig*, Paris: Hachetteet Cie, 1912, pp. 70-71.

Une admirable oliveraie entourant la ville d'Oujda se retrouve dans la majorité des textes du corpus. Son aspect majestueux et pittoresque n'a pas laissé indifférents les voyageurs français. Ils ont exprimé leur admiration pour ce paysage verdoyant qui contraste avec l'aridité de la plaine au point de donner à la ville l'aspect d'une oasis au milieu du désert des Angad.

Canal aperçoit cette ceinture d'oliviers et ne tarde pas à la franchir. Il dépeint ses multiples jardins qu'il identifie à un vaste échiquier :

Nos cavaliers d'escorte, les moghznia de Marnia, nous disent qu'il y a ainsi, autour de la ville, une ceinture d'oliviers de deux kilomètres d'épaisseur.

Nous pénétrons sous ces bois par une espèce de chaussée élevée en remblai, à la façon des voies romaines, les cavaliers dédoublent les files, en raison de l'exiguïté du chemin, qui est très étroit et bordé de murs de clôture en pisé entourant chaque jardin.

Imaginez un vaste échiquier irrégulier formé par des milliers de jardins, presque tous incultes en cette saison . (8)

D'emblée, Canal a pris connaissance de l'existence de ces jardins au moment où il s'apprêtait à visiter la ville. Une fois à l'intérieur de cette ceinture, il remarque des chaussées en remblai qu'il compare à un topos culturel romain. Le procédé du parallèle n'a pas suffi à Canal pour rendre compte du paysage décrit, il s'adresse directement au lecteur et lui demande de faire appel à son imagination: "imaginez un vaste échiquier [...]". Ainsi le lecteur se trouve engagé dans le texte et prouve qu'il n'est pas uniquement une instance réceptrice mais un compagnon du voyageur-narrateur.

8- J. CANAL, *Op. cit.*, p. 20.



Au delà de son architecture interne et composite, cette ceinture d'oliviers doit son existence à la source de Sidi Yahia qui la pourvoit en eau nécessaire pour entretenir sa verdure et sa vie:

Autour d'Oudjda seulement, dans un rayon d'un kilomètre s'étend une belle olivette, irriguée par les eaux de la source de Sidi-Yahia, située à environ 5 kilomètres au Sud-Est de la ville; ces eaux sourdent à la base du trias et sont amenées dans les jardins par des canaux à ciel ouvert. (9)

Soucieux de mobiliser un discours scientifique quand il s'agit d'identifier un site, Bernard remarque que l'oliveraie qui ceint la ville d'Oujda s'étend sur un rayon d'un kilomètre, alors qu'en 1885, Canal prétend que son épaisseur était de deux kilomètres. Nous constatons que le processus de destruction de cette bande de verdure est déjà déclenché en 1910, date du voyage de Bernard à Oujda, dans la mesure où l'épaisseur de ces jardins a rétréci d'un kilomètre. Ceux-ci sont irrigués par les eaux de la source de Sidi Yahia amenées par des canaux, certes non couverts.

Métaphore employée par tous les voyageurs de l'ancienne Oujda, la ceinture a disparu de nos jours. Avec sa disparition, Oujda a perdu une composante essentielle de son identité. La capitale du Maroc Oriental est actuellement une ville dénaturée et déformée.

⁹- A. BERNARD, *Les confins Algéro-marocains*, Paris: Emile Larose, 1911, pp. 16-17.

Un autre lieu caractéristique de cette région a subi pratiquement le même sort: il s'agit du site de Sidi Yahia.

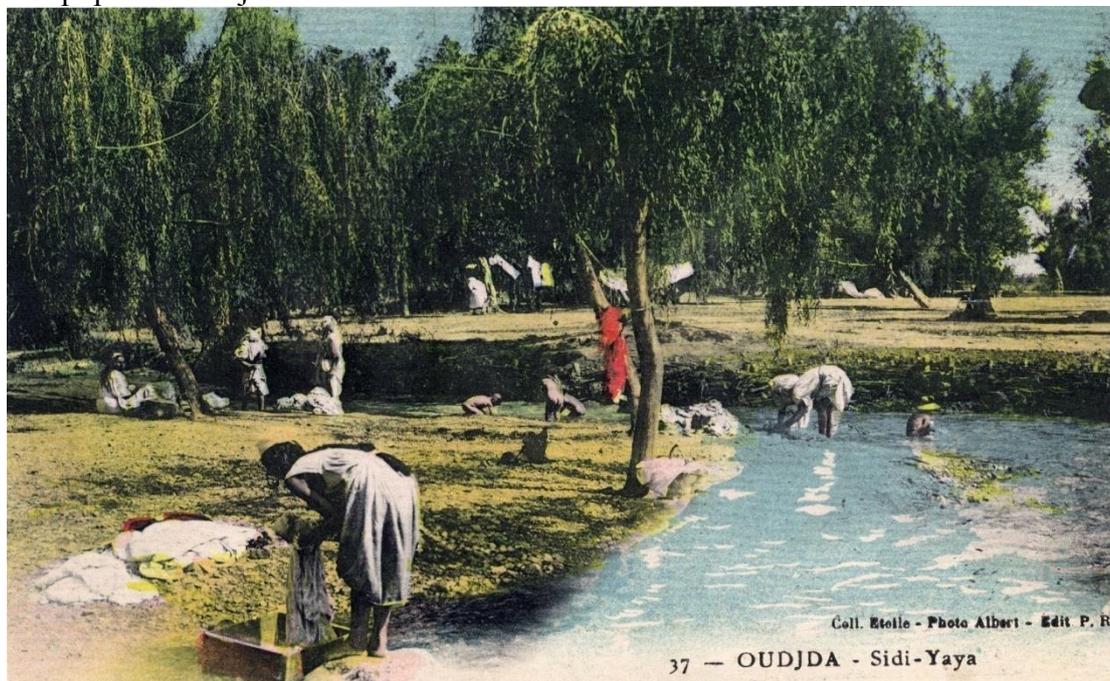
3- L'oasis de Sidi Yahia: un espace à la fois sacré et profane

A l'instar de la ceinture d'oliviers, la visite de Sidi Yahia est un lieu commun du genre. Il est connu pour ses sources jaillissantes d'eau tiède, ses arbres centenaires, sa kouba (dôme) où gît un saint dont l'identité est disputée par les musulmans, les chrétiens et les juifs. Les légendes sont nombreuses concernant ce saint mystérieux. On ignore l'emplacement exact de sa sépulture.

Certains voyageurs du corpus n'ont pas donné beaucoup d'importance au rôle spirituel de l'oasis de Sidi Yahia. Par contre, ils ont attiré l'attention du lecteur français sur la beauté du paysage pittoresque qu'offre le site. C'est une opportunité pour ces voyageurs de brosser un tableau champêtre où abondent verdure et eau agréables à la vue:

Le vrai charme de ce joli coin de nature africaine est cependant dans les beaux térébinthes aux troncs noueux dont les larges ramures couvrent d'une ombre délicieuse le sol tapissé d'herbe fine. Là entourés de ce bois sacré, où règne le silence reposent, sous une blanche et simple koubba, les restes vénérés de sidi Yaya. (10)

Aux yeux du voyageur, Sidi Yahia acquiert un double intérêt sacré et profane. C'est d'abord un endroit qui produit un sentiment de révérence religieuse, c'est aussi un lieu de promenade délassante. C'est un parc d'attraction autant pour les touristes que pour la population oujdie.



10- Louis ROUSSELET, *Sur les confins du Maroc. D'Oudjda à Figuig*, Paris: Hachette et Cie, 1912, p. 99.

Sans chercher à mener une enquête sur l'identité du saint Sidi Yahia, Canal se limite à rapporter au lecteur français ce que prétend la population oujdie en ce qui concerne l'origine des sources de Sidi yahia:

Ils [les Angad] prétendent, d'après une vieille légende, que ce Saint étant parvenu en ce lieu, pendant le cours de ses pérégrinations, s'y arrêta pour prier. Comme il n'avait pu, faute d'eau, faire auparavant ses ablutions, il envoya une négresse (khadem), qui l'accompagnait parmi ses gens, chercher un peu d'eau dans une maison située près de là. La maîtresse de cette maison accueillit fort mal la négresse et lui dit: "Puisque votre maître est un saint, qu'il prie, et Dieu lui enverra de l'eau tant qu'il en aura besoin. Sidi Yaya, entendant ces paroles frappa le sol de son bâton de voyage, et aussitôt, une source d'eau claire et abondante jaillit sur la pente du mamelon, dans un endroit où l'on n'avait jamais vu, jusqu'alors, sortir une goutte d'eau du sol. C'est en souvenir de ce miracle que la kouba de Sidi Yaya fut élevée quelques temps après. (11)

Cette légende, qui rappelle vaguement l'histoire du prophète Moïse citée par le Coran¹², fonctionne comme un rite de fondation de ce marabout. L'équivoque qui imprègne le récit, rehausse la légende au niveau du mythe. On sait que chaque ville possède son patron; Oujda a son saint qui réside beaucoup plus dans l'imaginaire des gens que dans un lieu quelconque. Si Sidi Yahia a été choisi comme l'origine de l'acte de la fondation de la cité, c'est certainement par son abondance en eau et en flore, au delà de ses connotations religieuses ou superstitieuses. Canal se fie à des indigènes pour recueillir ces informations qu'il transmet à son lecteur néophyte. Pour ce voyageur, Sidi Yahia serait un saint musulman puisqu'il n'évoque point l'idée qu'il serait d'origine juive ou chrétienne. Il est le saint "Sidi Yaya" pour lequel on fit édifier une kouba au milieu des térébinthes.

Quant à Célarié, elle affirme l'identité chrétienne de ce marabout:

Sidi Yahia fut un très grand saint. Patron des Musulmans et des Juifs, il est aussi celui des Chrétiens: Sidi Yahia, c'est notre Saint Jean, précurseur du christ. Comment son corps est-il venu ici?"
(13)

Sidi Yahia est, selon les propos de cette voyageuse, Saint Jean fils de Jonas, contemporain du Christ. Le possessif "notre" affirme ce rapport d'appropriation dont elle doute aussitôt en se demandant comment ce contemporain de Jésus a pu atteindre Oujda? A cette question Voinot répond:

¹¹- Joseph CANAL, *La Frontière marocaine-Oujda*. 1885, Oran: Paul Perrier, 1886, p. 49.

¹² -"Et Nous révélâmes à Moïse, quand son peuple lui eut demandé de l'eau: 'Frappe de ton bâton la pierre'. Il en jaillit alors douze sources. Chacune des tribus connut son abreuvoir." Verset:160, Sourate: Redan, p.182, Le Coran, Essai de traduction de l'Arabe annotée et suivie d'une étude exégétique par Jacques BERQUE, Paris: Sindbad, 1990

¹³- H. CELARIE, *Un mois au Maroc*, Paris: Hachette, 1923, p. 244.

D'après les traditions locales, le saint passa sa vie auprès de Jésus, puis étant devenu malade, ses compagnons le montèrent sur une chamelle et, quand il se sentit mourir, il leur demanda de creuser sa fosse là où l'animal s'arrêterait. Sidi Yahia expira au cours de ce voyage; la bête qui le portait s'arrêta à la source alimentant Oudjda; il fut inhumé à côté. Les disciples qui l'accompagnaient ne lui élevèrent pas de monument; ils s'attachèrent au contraire à dissimuler sa tombe de peur que ses partisans ne cherchent à rapporter ses cendres en Syrie ou que ses ennemis ne tentent de les profaner, quant à eux, ils restèrent près de lui dans Ghar el Houriate et continuèrent à adorer le Seigneur. (14)

A l'instar de Canal, des indigènes fournissent Voinot en informations concernant l'origine de Sidi Yahia. Tout en affirmant son identité chrétienne, il ne précise point qu'il s'agit de Saint Jean. De fait, son récit manque de détails, notamment lorsqu'il raconte que les partisans du saint cherchaient à transporter ses cendres en Syrie et que des ennemis veulent profaner sa tombe. Son récit demeure une preuve insuffisante et loin d'être convaincante parce qu'elle se veut invérifiable.

Ces informations ne se trouvent guère dans le discours des Oujdis. Elles sont le fruit d'enquête probablement effectuée par l'auteur auprès de certains natifs du pays. Il semble que les études livresques ainsi que la déduction de l'auteur tissent un réseau de relations entre les légendes des Marocains, des Juifs et des Chrétiens. Quant à la relation de la venue de saint Jean, il existe bien des fables religieuses à ce propos notamment dans les récits des saints. Quoiqu'il en soit, le texte de Voinot adopte les formes du récit-scénario dont la fonction est la compensation ou l'unification de la communauté. Cette déduction convient parfaitement à la définition du mythe au sens anthropologique du terme. Aussi l'origine de ce saint reste-t-elle un mystère qu'on n'a pas pu éclaircir. Le mythe se perd dans la nuit des temps et fait appel à toutes les suppositions possibles.

Par ailleurs, Sidi Yahia a prodigué la sainteté à cette oasis; les pèlerins viennent de tous les coins du Maghreb pour lui rendre hommage, avoir sa baraka (bénédiction posthume) et ensevelir leurs proches qui désiraient côtoyer le saint homme: "Sous des térébinthes vieux de quatre cents ans, et à demi couchés déjà vers la terre, comme des ancêtres, gisent des tombes blanchies à la chaux dans leur uniformité paisible et sans orgueil." (15) Il s'agit d'un gardien des traditions et d'identité. Le patron d'une ville a toujours été mythifié par le recours à plusieurs moyens; l'ancienneté des arbres séculaires est significative à cet égard.

Ce marabout représente pour la population oujdie un lieu sacro-saint: on vient chaque vendredi accomplir certaines pratiques superstitieuses pour implorer la baraka et la guérison:

Chaque vendredi, les Musulmanes animent l'oasis de la blancheur de leur haïk. Elles attachent aux arbres sacrés quelques bouts de chiffons et de cheveux. C'est une croyance populaire qu'on se délivre de son mal en le faisant passer dans le

14- Louis VOINOT, *Op. cit.*, p. 84.

15- Léandre VAILLAT, "Au Maroc: Oujda", *Le temps*, le 9 mai 1932. p. 23

corps d'un saint, soit par l'intermédiaire d'une pierre qu'on pose près de son tombeau, soit par un morceau d'étoffe qu'on noue à un arbre vénéré. Le marabout prend le mal à son compte. Aussi faut-il non seulement implorer les saints, mais les craindre. S'ils sont bienfaisants, ils peuvent être nuisibles. Ils sont le réceptacle de toutes les souffrances humaines. (16)

En ethnologie, Célarié explique au lecteur français une pratique superstitieuse indigène qui relève d'une croyance populaire ancrée dans l'esprit des habitants oujdis. Ce sont les femmes qui y accomplissent un rituel particulier chaque vendredi: elles nouent aux branches des arbres sacralisés par la présence du tombeau du saint dans cet endroit, des morceaux de chiffons et de cheveux. Cette pratique prophylactique est susceptible d'empêcher ou de guérir du mal. Le discours de la voyageuse se généralise et conclut que la présence des saints joue un rôle psycho-social dans la mentalité marocaine.

Quant à Rousselet, il s'étonne devant l'abondance des eaux tièdes:

[...] derrière le mausolée même, un mince filet d'eau sourd du sol et forme un minuscule ruisseau, puis, quelques pas plus loin, du lit même jaillit une autre source, et ainsi, à courte distance les unes des autres, l'on voit bouillonner des eaux nouvelles en telle abondance qu'en moins de 50 mètres, le ruisseau est devenu rivière. A leur sortie de terre, ces eaux sont à une température assez élevée pour qu'elles soient encore tièdes à leur débouchée dans la plaine. (17)

Le regard ambulant et observateur du voyageur suit la rivière qui traverse l'oasis de Sidi Yahia depuis sa source. Cette description progressive révèle une attention particulière accordée à ces sources d'eau dont la représentation semble plutôt visuelle que scripturaire.

Pour Zimmermann, Sidi Yahia représente un lieu de détente où le visiteur étranger lassé du paysage désertique de la plaine d'Angad, repose son regard. C'est un espace vert et ombragé:

Nous nous sommes délassés dans le site frais de Sidi Yahia, ombragé par d'énormes térébinthes, quelques palmiers et des oliviers vénérables. Il y a là comme une sorte de parc, où circulent de belles eaux claires et que recherchent les indigènes à cause de la baraka particulièrement efficace du saint-homme, qui passe pour être enterré quelque part sous ces grands arbres centenaires. Evidemment, Sidi Yahia peut-être, au cours du torride été, une attraction pour ces habitants d'oudjda, lassés de l'éternel bled jaune. Mais pour qui a vu comme nous les verdure paradisiaques de Marrakech et l'écrin de végétation qui

16- H. CELARIE, *Op. cit.*, p. 244.

17- *Ibid.* p. 100.

enveloppe Fès, ce n'est là sans doute qu'une épreuve pâlie, de nos impressions antérieures. (18)

Zimmermann élargit les proportions de cette importance pour affirmer qu'Oujda n'a pu exister que grâce aux sources de Sidi Yahia:

La raison d'être d'Oudjda, l'origine de sa permanente importance politique et économique, ce sont les magnifiques sources de Sidi Yahia... (19)

Au demeurant, ce paysage verdoyant a constitué un lieu d'attraction et pour le visiteur étranger et pour l'habitant oujdi. Ses térébinthes séculaires, ses palmiers et ses buissons adoucissaient le paysage rude de la plaine et la vue monotone de la ville. A l'instar de la ceinture d'oliviers, cet espace périurbain est actuellement en voie de disparition: "telle une peau de chagrin, le périmètre de Sidi Yahia ne cesse de diminuer de superficie depuis les années 60".²⁰ Livré à une spéculation foncière massive, l'oasis de Sidi Yahia n'est plus qu'un misérable nombre d'arbres négligés et de sources taries. Ceci est dû principalement "à la fois aux forages pour l'alimentation de la ville en eaux et aux sécheresses"²¹.

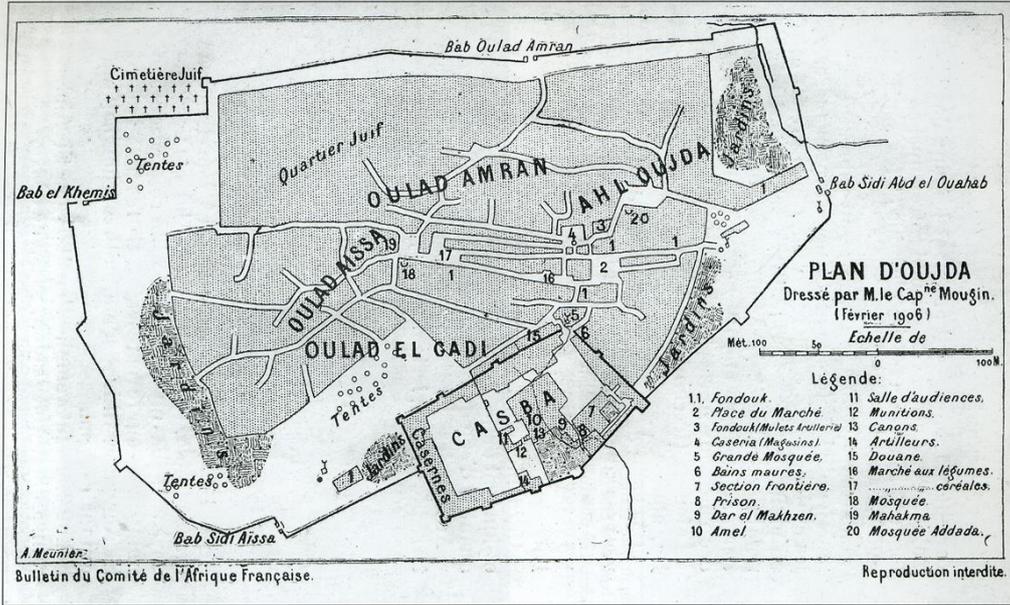
A mesure que la ville d'Oujda élargit ses proportions, les espaces verts se rétrécissent à un rythme alarmant. De nos jours, Oujda n'est plus qu'un espace "bétonné" si bien que ses jardins de 570 hectares qui pourvoient la population en produits agricoles et rafraîchissent les étés torrides de la région ne sont plus qu'un souvenir. Cette pratique destructive a entraîné la mort des paysages naturels qui caractérisaient Oujda et a provoqué un déséquilibre économique et écologique irrémédiable.

18- M, ZIMMERMANN, *Paysages et villes du Maroc*, Lyon, Express, 1923, p. 296.

19- M. ZIMMERMANN, *Op. cit.*, p. 295.

20- A. GUITOUNI, "Le périmètre irrigué de Sidi Yahia. Passé, présent, avenir", in *Maroc-Europe* (5), 1993, p.101.

21- A. GUITOUNI, *Op.cit.*, p.109



Oujda en 1906





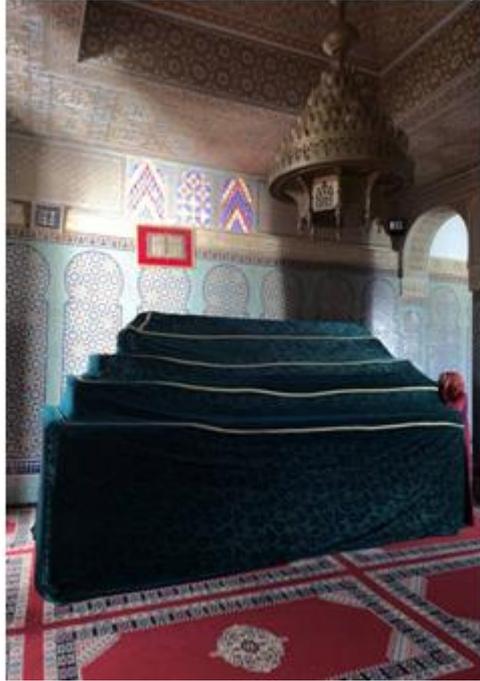
Oujda , l'ancienne médina en 2020. La ceinture d'oliviers a complètement disparu !



Le site de Sidi Yahia est devenu un parc des quelques arbres qui témoignent d'un passé radieux et verdoyant où des sources naturelles jaillissaient d'eaux pures pour irriguer ses jardins naturels. Ces sources ne sont plus ! Dans la photo, il s'agit d'un petit lac aménagé, rempli par prélèvement à partir d'un forage profond.



Le forage en question est sur la photo ci-dessus.



Le tombeau du Saint Sidi Yahia.

N.B. Les photos récentes qui figurent dans cette communication en été prises, le 23 février 2020.